

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 23

Artikel: "Vlaisanneries" du "Conteur" : [suite]
Autor: Gabbud, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 5 juin 1915 : La pite du jardinier (V. F.). — « Valaisanneries » du Conteur (Maurice Gabbud). — Lo sondzo daò co-sandai (A. R.). — Le billet circulaire (M.-E. T.). — Mon ami « Pommette » (J. M.). — On dzo de vota. — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) (A suivre).

LA PITE DU JARDINIER

L'AUTRE dimanche, flânant sur la grève du Léman, je me trouvais nez à nez avec un vieil ami du Conteur vaudois.

— Aimez-vous les parties de cave? me demanda-t-il à brûle-pourpoint. On en médit parfois, bien à tort. Elles ont du bon, les parties de cave. Le malheur est qu'elles se font rares. Depuis quelques années, les tonneaux sonnent creux, et vous savez que lorsque les bossatons chantent, les vigneron pleurent. Ils pleurent, mais en dedans et cela ne les empêche pas de demeurer les plus optimistes des Vaudois, les plus hospitaliers aussi. Le peu qu'il leur reste, ils l'offrent de bon cœur. Mon ami Samuel X. vient de me le montrer une fois de plus. L'année dernière, la grêle s'est abattue deux fois sur ses vignes, que vous voyez d'ici s'élever en terrasses au-dessus des peupliers de la rive. Il n'a pas vendangé une brantée. Eh bien, comme je passais devant chez lui, sa grosse voix me hêla par l'entrebâillement de la porte du pressoir :

— Tu es bien fier, Louis! qu'il me fit. Passer ainsi tout droit, sans même t'informer si je suis encore de ce monde et si je n'ai pas besoin de ton secours!... Allons, entre vite, tu fais attendre toute la compagnie!

Il y avait là M. le préfet, M. le receveur, le fils cadet de mon ami et un vieux jardinier dont le tablier vert cachait mal les habits rapiécés. Samuel était gai comme un pinson.

— Louis, me dit-il, en me montrant son fils qui se tenait timidement à l'écart, ce garçon est recruté de ce matin dans l'armée fédérale; il avait bien peur de n'être pas pris, parce qu'il lui manque un centimètre de thorax, mais tout de même on l'a reconnu bon pour le service : il sera fusilier comme ses quatre frères. Alors, de me savoir tous mes fils dans les fantassins de la 1^{re} division, cela m'a fait comme qui dirait verser une larme de joie et de fierté, et c'est pour marquer ce jour que vous voudrez bien me rendre le service, ces messieurs et toi, de m'aider à vider une bouteille ou deux de onze. Et surtout pas de compliments! Il m'en restera toujours assez pour fêter la fin de la guerre.

Brave Samuel! Le moyen de ne pas trinquer à son bonheur?

— Sami, dit le préfet en humant le beau jus doré, Sami, tes bouteilles risquent bien de nous survivre, car je ne vois pas le bout de cette guerre infernale.

— Ne dis pas cela, préfet, cela me ferait tant de chagrin de casser ma pipe avant de savoir si ça tournera du bon côté.

— Laissons seulement entrer la Roumanie dans la danse, opina le receveur, c'est bien le diable si ça n'avance pas les affaires.

— Moi, dit Samuel, j'ai quelque idée que ça finira faute de combattants... Vous n'en croyez rien?... Attendons les grandes chaleurs : quand il y aura encore quelques centaines de mille cadavres pourrissant sur les champs de bataille, quand la soif forcera les malades et les blessés à boire n'importe quelle eau, on pourrait bien voir se tendre la main, d'un bout à l'autre de l'Europe, la dysenterie, le typhus, la peste noire et le choléra... Ça s'est vu dans le vieux temps.. Et alors on ne trouvera plus assez d'hommes pour épauler les fusils, pour pointer les canons, pour voler en aéroplane, pour naviguer sous l'eau dans leurs sacrés sous-marins.

— Quand je pense aux grands de ce monde qui ont voulu cette guerre, déclara Siméon d'une voix caverneuse, je me dis qu'ils mériteraient tous d'être étertis, escofflés, éclaflés, écarfaillés, épéclés, émélués, quoi! morts... Ces tonnerres de nom de Dieu, ça leur apprendrait à vivre!...

— Au lieu de jurer comme un païen, dit une douce voix de femme, vous feriez mieux, Siméon, de me débarrasser de ma feuille à gâteau!

C'était la maîtresse du logis qui, toute risette, nous apportait une fumante salée aux œufs, une de ces salées onctueuses, comme on n'en fait que dans les familles fidèles aux saines traditions.

— Comme vous vous entendez, madame, à prendre les hommes par leur faible! dit galamment le préfet; mais une pareille gourmandise ne vous paraît-elle pas jurer un peu avec la gravité des temps?

— Nullement, monsieur le préfet; les citoyens sont de la même pâte que les soldats; pour valoir quelque chose, il faut qu'ils soient bien nourris; et puis ne criions pas au luxe : qui mange du gâteau économise le pain.

L'excellente dame ne voulut pas nous faire le plaisir de partager une tranche avec nous. S'éloignant d'un pas léger, elle nous lança gaiement ces mots :

— Dévouez-vous tout seuls, messieurs, et vivement; moi, je vous tire ma révérence : j'ai mon lait sur le feu.

Et nous nous dévouâmes.

Comment, du régal dont Mme Samuel nous faisait la surprise, la conversation vint-elle à tomber sur l'impôt de guerre, je ne me le rappelle pas; mais je puis vous dire que si tous les Vaudois sont d'accord là-dessus comme nous l'étions, et je l'espère bien, on ne trouvera pas un seul non dans les urnes, dimanche prochain.

Cependant, le vieux jardinier s'était éclipse, suivi bientôt par le receveur. Ainsi qu'il est dit dans *Lo conto dau craizu* : « Tsacon crayai qu'à n'on verro de vin l'allâvan fère plliace. »

Mais le receveur revint seul.

— Savez-vous, nous demanda-t-il, ce que vient de faire Siméon?... Je vais vous le dire, car vous ne trouveriez pas. Il m'a tenu ce discours :

« Monsieur le receveur, la Confédération, en décrétant son impôt de guerre, a bien fait; mais elle aurait pu s'y prendre un peu mieux. Pour-

quoi ne demande-t-elle rien aux citoyens qui n'ont pas pour 10,000 francs de biens ou qui gagnent moins de 2500 par an? Pour être pauvre, n'aime-t-on pas sa patrie autant que peut l'aimer les riches? Dites, est-ce que, pour payer l'armée qui garde nos frontières, les plus misérables d'entre nous n'auraient pas déboursé avec joie quelques pauvres centimes? Monsieur le receveur, faites-moi un grand plaisir, prenez ceci; vous ne mettrez pas mon nom dans vos registres, mais seulement cette ligne : « Don d'un bon Vaudois, trop pauvre pour être taxé. »

— J'eus beau me défendre, ajouta le receveur, il se sauva en me laissant dans les mains une pièce de deux francs.

— Tonnerre de Siméon! murmura Samuel avec un brin d'émotion que nous ressentions tous, il vaut mieux que beaucoup d'entre nous. Dire qu'il n'a que ses journées pour vivre! Et je crois bien que sa femme garde le lit, car elle a fait dire qu'elle ne pourrait pas venir cette semaine pour la lessive... Marc, fit-il, en tendant deux bouteilles à son fils, prends tes bonnes jambes et cours porter ça chez eux.

Voilà, mon cher monsieur, ma petite histoire de cave. Si vous jugez qu'elle soit du goût de vos lecteurs, redites-la leur sans fioritures, tout bêtement, comme je vous la raconte.

Je promis d'essayer. ¹

V. F.

Les enfants. — La maman et sa fille, âgée de cinq ans et qu'elle voit plongée dans d'absorbantes réflexions :

— A quoi penses-tu donc, Berthe?

— Je voudrais bien avoir un enfant

— Mais, ma mignonne, tu es trop jeune, trop petite.

— Eh bien, il serait plus petit, voilà tout!

« VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

X

Le chapeau du curé.

L'e bon curé Marmouan s'achemina un torride dimanche de mai après vêpres, vers la demeure d'un de ses meilleurs paroissiens, le conseiller Jean Raisin, qui habite à Prazvert, riant village dissimulé dans les treilles et les arbres des vergers et distant du presbytère de deux faibles kilomètres.

Jean Raisin avait une cave réputée, du bon Vétroz — son grand électeur, insinuaient quelques méchantes gens, jalousant sa place au Conseil communal. Cette cave, M. Marmouan, qui réservait dans sa religion une petite place pour certain dieu du paganisme, la connaissait bien.

Il faisait chaud. M. le curé, une fois arrivé, après les chaleureuses poignées de main d'usage, s'installe sur une chaise gracieusement

¹ La seule liberté que nous nous soyons permise est d'avoir changé le nom du vieux jardinier, afin de ne pas offusquer la modestie de ce bon citoyen.

offerte par la maîtresse de céans. Il se découvre et pose son chapeau sur le bord du lit.

Puis, cela va sans dire, M. Marmouan et le conseiller sont bientôt en train de trinquer, tout en causant avec animation.

Sur ces entrefaites, les deux demoiselles Raisin, les filles du conseiller, arrivent de la promenade. Elles se découvrent également et posent leurs chapeaux tout près de celui du curé.

Quand ce dernier se dispose à rentrer, par distraction — peut-être qu'il fût quelque peu victime du liquide doré, capiteux et perfide — il met la main sur le beau chapeau aux couleurs voyantes d'une des jouvencelles et l'aisse lesien.

Les gens de la maison s'aperçoivent de suite de la méprise. Mais, en dépit de tout le respect qu'ils portent sincèrement à leur pasteur, ils ne peuvent se priver de la bonne occasion de rire un brin innocemment. C'est pourquoi ils se gardent bien d'aviser M. Marmouan de sa ridicule erreur.

Et le bon curé traverse la rue principale de Prazvert, couvert du chapeau de Mlle Raisin, pour la plus grande joie des libertins du lieu qui s'ébaudissent et au grand scandale des bonnes bigotes qui redoutent déjà une catastrophe pour la religion.

Tout de même, à l'extrémité du village, à cause d'un ruban dénoué qui lui caressait la tempe gauche, le curé s'aperçoit de la farce qu'il s'était lui-même joué. Prestement il enlève son *couvre-chef modern style*, et mi-confus, mi-furieux, il s'en retourne sur ses pas rendre à César ce qui appartient à César.

Aux reproches amers du curé, toute la famille Raisin de jurer ses grands dieux qu'on n'avait pris garde à rien. On n'est jamais trahi que par les siens!!

On parla longtemps dans la paroisse du chapeau du curé Marmouan.

MAURICE GABBUD.

LO SONDZO DAO COSANDAI

On cosandai qu'étais mau en train et que teniai lo lhi fasâi totê lès nés on sondzo que lo mettâi ein nadze et lo fasâi aôvri dês ge coumeint lo poing.

Et sêdê vo cein que veïssai dein ci sondzo? On drapeau grand d'na pousa et dè totê lès couleurs : vè, dzauno, rodze, bianc, bregolâ, enfin tot cein que vo pâdê imaginâ. Et la moo teniai lo mandzo daô drapeau, que flottâve à la bise, drai dessus lo lhi.

Mâ, ditê vo, à pâ la moo, lai avai rein de bin terriblo à vère on drapeau quand bin l'irê rudo grand...

Acutâdê! Cê que lo pourro diablo recognes-sâi su ci drapeau ti lè bocon dè drap, de milanna, dè triège, que l'avâi robâ à ti cliâo qu'é-tiont venus se fêre veti lsi lli.

Et lè cein que l'épouairivê tant!

A. R.

LE BILLET CIRCULAIRE

Ce soir-là, dans la grange de Mathod où notre section devait passer la nuit, le silence s'était fait. Soigneusement enroulés dans nos couvertures de campement, harassés par une interminable journée de manœuvres, nous commençons à nous endormir lorsque, soudain, la porte de la grange et la bouche du brave Beaupignol, de la II du 8, s'ouvrirent simultanément avec fracas.

— Alors, quoi! s'écriait Beaupignol. Y dorment déjà tous, ces tonnerres de gaillâ! Nom de sort, de nom de sort! Salut la compagnie! Honneur et respect. Et s'y a des dames par là-dedans, y faut pas qu'elles aient peur. On ne veut point leur z'y faire de mal!

— Assez! Assez! gros laborgnau! Va te coucher! Tu ne pourras donc jamais rentrer comme tout le monde!

Pas intimidé le moins du monde par un genre de réception auquel il était depuis longtemps accoutumé, Beaupignol, lourdement, avançait dans les ténèbres, écrasant un pied par ci, broyant une main par là, tombant, se relevant, riant aux éclats. Repoussé de partout, bousculé, rabroué, il finit cependant par retrouver sa place dans le rang sur la paille. Alors ce fut une autre chanson:

— Ties-ce qui m'a pris ma couverture? Ser-gent, allumez-voï une minute. Je voudrais voir tiel est le brigand... En voilà des manières! On se croirait pardi à Berne, quand y z'ont volé le billet circulaire à ma bourgeoise!

— Tu as été à Berne, toi? interrogea un lous-tic.

— Je pense bien, reprit Beaupignol, et même beaucoup plus loin, jusqu'à Zurich, dans le fin fond des Allemagnes. C'était quand on a fait notre voyage de noce...

— Pas possible!

— Parfaitement! Et même qui m'en est arrivé une toute forte. Fidierez-vous qu'on avait deux billets circulaires, un pou moi et un pou ma femme, avec retou par Soleure. Voilà-l'y pas qu'à Berne un de ces bougres de pique-poquète, comme y disent, attrape le billet de ma femme qu'elle avait pourtant bien caché dans son corsage. Et, adieu je t'ai vu! Qui-là, par exemple, y faudrait pas qui tombe dans mes mains, charrette!

— Qui ça, le corsage?

— Non, le pique-poquète. Malheureux! En voilà un qui passerait un tout vilain quart d'heure. Enfin, que faire? Après réflexion, on a décidé que la bourgeoise retournerait directement dans le canton de Vaud...

— Toute seule?

— Naturellement! Alo, moi, n'est-ce pas, j'ai fini le voyage de noce sans ma femme...

— C'est pas possible!

— Que c'est même la vérité toute pure! Dès le moment que j'ai un billet circulaire, j'étais bien d'obligé de continuer à circuler, voyons!

M.-E. T.

Hécatombe. — Un brave homme dont le lit est assailli par les punaises et qui vient de passer une nuit de torture, à son lever, saute à la droguerie voisine.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, de la poudre pour les punaises.

— Pour combien en voulez-vous?

— Oh! pour des milliers!

MON AMI « POMMETTE »

Ça y est! Mon ami Pommette vieillit. « Pommette » est son surnom.

Oh! il vieillit! Il s'en défend comme un beau diable; mais c'est en vain. Il vieillit. Adieu, les beaux rêves d'antan.

Il y a quelque temps déjà que, nous, ses amis, nous en doutions. Mais nous ne voulions pas y croire. Vieillir, sans nous, ses contemporains, ce n'était pas possible. Ce n'était pas « chic », en tout cas.

A moins que nous ne vieillissions aussi, sans nous en apercevoir, comme Pommette? C'est possible, après tout.

Parce que vieillir, ce n'est pas additionner les années, comme on le pourrait croire. Ça ne veut rien dire, ça. On sait bien qu'il y a des « vieillards de vingt ans » et de « jeunes octogénaires ». Les uns et les autres ne sont pas rares. Les années ne font rien à l'âge. Vous ne prétendez pas, en effet, qu'à chacun de vos anniversaires vous sentez réellement le poids d'une année de plus? C'est au cœur que se marquent les « coches ». Or il y a des cœurs qui retardent; les cœurs féminins, par exemple — mais il est vrai que c'est par... « principe ». Il y a des cœurs qui marquent vingt ans à cinquante. Heureux retardataires!

Vieillir, c'est tout autre chose.

Ainsi, il y a une année, chez Pommette, j'avais remarqué, pour la première fois, sur son lavabo, un « flacon de pharmacie ».

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? vous écrierez-vous, peut-être? Il n'y a rien là que de très naturel.

Sans doute. Mais, avant, il n'y en avait pas, de « flacon de pharmacie », sur le lavabo de Pommette. Or, quand le premier y fit son apparition, ça signifiait tout simplement que Pommette n'était plus « très bien ». Il avait un mal, un mal chronique, puisqu'il avait là, sur son lavabo, c'est-à-dire à portée immédiate de sa main, le remède. Il avait, ou croyait avoir — ce qui est absolument la même chose — un mal chronique. Il en suivait la marche, l'étudiait, l'interviewait. C'était son mal, quoi!

L'autre jour — je n'y étais pas retourné depuis le début de la guerre — je vais faire visite à Pommette. Il y avait quatre « flacons de pharmacie » sur son lavabo! Diab! diable! Pommette avait donc ou croyait avoir quatre maux, chroniques aussi, sans doute, les trois derniers, puisque les flacons « à agiter » étaient là, sur le lavabo, à portée de la main.

Et ces quatre maux, il les étudie, les suit, le interview. Il m'en a même parlé. Il n'avait ja-mais rien dit du premier à ses amis. C'était un mal pour l'intimité.

Maintenant, il a ses maux, ses maux publics. Il ne saurait plus s'en passer. Il va finir par les aimer. Et ce sont eux qui prendront désormais la direction de sa vie. Ils vont complètement bouleverser, vous verrez!

Quand on est jeune, on a des maux aussi, plus violents peut-être, mais on ne s'attarde pas avec eux. Il y a incompatibilité.

Lorsqu'on commence à compter avec les maux, à les écouter à les étudier, c'est qu'on vieillit. Or Pommette vieillit. C'est incontestable.

Du reste, il y a d'autres symptômes. Pommette a pris des habitudes, ses habitudes. Il a réglé sa vie, avec une minutie qui augmente chaque jour. Il devient peu à peu le « monsieur qui a de la volonté ». Ce n'est peut-être que de la manie. Pommette vieillit!

Et puis, Pommette se complait à évoquer avec un attendrissement qui frise parfois la sensiblerie, le souvenir « si doux » de son jeune âge.

Vous croyez, peut-être, qu'il regrette la disparition de sa vigueur, de ses ardeurs de jeune homme? Point du tout. C'est le « bon vieux temps » dont il déplore la fuite. Et, pour lui, le bon vieux temps n'est pas, comme vous pourriez le supposer, le temps de nos arrière-grands-pères, le temps des diligences et des crinolines. C'est le temps où il était enfant, puis collégien, puis étudiant. C'est avec un air et d'un ton vraiment extraordinaires qu'il parle de ce « bon vieux Lausanne ». Où est-il, hélas!

Il est évident que depuis le temps où Pommette avait vingt ans — il en a aujourd'hui cinquante et quelques — Lausanne a changé, beaucoup changé. Mais Genève, Berne, Pétersbourg, New-York, Paris, Londres, ont aussi changé, beaucoup. Et les gens de même.

Si, brusquement, quelque fée facétieuse, de sa baguette magique, nous ramenait au « bon vieux temps de la jeunesse de Pommette », il en serait le premier puni. Que ferait-il de ses quatre maux chroniques, eux qui « l'obligent » à prendre le tram pour aller de la gare à St-François, et qu'il faut traiter avec des remèdes de nier cri, à noms barbares, qui n'existaient pas lorsqu'il avait vingt ans?

Pommette consulte le baromètre, non point quand il projette une excursion en campagne ou en montagne; il n'en projette plus, ne pouvant mettre d'accord ses quatre maux chroniques; il consulte le baromètre tous les jours.